

Et M. Tallevaut lui expliqua brièvement que les affections anémiques avaient quelquefois ce dénouement fatal, mais dans des cas si rares, si exceptionnels qu'ils déjouaient toutes les prévisions de la science.—Il ajouta qu'il se reprocherait cependant éternellement de n'avoir pas tenu compte même de l'in vraisemblable, même de l'impossible, quand il s'agissait d'une santé et d'une vie si précieuses.

Il était onze heures du soir quand le docteur Tallevaut et sa nièce prirent congé de leur hôte. Un coupé les attendait au bas du perron. Sabine y prit place à côté de son oncle : absorbés tous deux dans leurs pensées, ils arrivèrent à La Saulaye sans avoir échangé un seul mot.

Le coupé roula sourdement autour de la sombre pièce d'eau et les déposa devant le seuil du cottage.

VIII

Suivant son usage, quotidien, M. Tallevaut conduisit sa pupille jusqu'à la porte de sa chambre, l'embrassa sur le front en lui serrant la main et entra chez lui.

Environ une heure et demie plus tard, quand il put croire Sabine endormie, le docteur Tallevaut, qui ne s'était point couché, sortit de sa chambre avec une extrême précaution, traversa le long couloir et descendit l'escalier. Le bougeoir qu'il tenait à la main éclairait la pâleur et la contraction de son visage.—Il entra dans la grande pièce du rez-de-chaussée qui lui servait de salon et de bibliothèque, et de là, soulevant une lourde portière en tapisserie, il passa dans son laboratoire. Il alla droit à une sorte de buffet en vieux chêne, formant encoignure dans un des angles du mur, et où étaient enfermées les substances dangereuses qu'il employait dans sa médication ou dans ses expériences. Ce buffet se fermait par une de ces serrures qui n'ont pas de clef et dont il faut connaître l'appareil secret. Après qu'il eut fait jouer la plaque tournante de la serrure, le docteur Tallevaut parut hésiter quelques secondes avant d'ouvrir le panneau du meuble, puis, d'un geste violent, il ouvrit le panneau. Aussitôt son front pâle se couvrit d'une teinte livide : dans une série de flacons qui étaient rangés sur la plus haute tablette du buffet, son premier coup d'œil avait reconnu une place vide. En même temps, de ses lèvres agitées par une légère convulsion, un mot s'échappait faible comme un souffle :

—Aconit !

Tout à coup, il lui sembla entendre quelque bruit dans l'intérieur de la maison.—Il éteignit son flambeau et prêta l'oreille.—Quelques minutes après, il distingua nettement le glissement d'un pas furtif et un froissement de soie dans la pièce voisine. Il se rapprocha vivement de la porte et attendit. La nuit, très pure, était éclairée par un croissant de lune qui jetait dans le laboratoire, à travers les fenêtres du jardin, quelques rayons blanchâtres.—La portière se souleva et Sabine parut ; dans cette même seconde, le bras du docteur Tallevaut s'abattit sur le bras de sa pupille.

La jeune fille poussa un cri étouffé et, laissant échapper dans sa première surprise un flacon qui sonna sur les dalles, elle se rejeta en courant dans la pièce voisine.—Près de la grande table qui en occupait le milieu, elle s'arrêta brusquement, s'y appuya d'une main et fit face à son tuteur qui marchait vers elle.

Dans la bibliothèque comme dans le laboratoire les fenêtres, ouvrant sur le jardin, n'avaient point de volets, et la clarté polaire du ciel y répandait, par places, un air de bravade farouche.

—Mais, malheureuse ! lui dit-il d'une voix sourde, défends-toi donc !... Dis-moi que tu t'es trompée... l'aconitine est aussi un médicament... tu m'as vu moi-même l'employer quelquefois... Tu as pu être imprudente... étourdie... et tu as eu peur de mes reproches... Voilà pourquoi tu te cachais ! Voyons... Parle !...

—A quoi bon ? répondit-elle, avec un geste dédaigneux de la main, vous ne me croiriez pas... vous ne vous croyez pas vous-même !

Le malheureux homme s'affaissa sur son fauteuil de travail, en se parlant haut à lui-même dans son trouble profond :

—Non !... murmura-t-il, c'est vrai... c'est impossible... elle est incapable d'une erreur si grossière !... Hélas ! elle n'a que trop bien su ce qu'elle faisait !... Avec quelle habileté infernale elle a choisi ce poison... dont les effets devaient imiter les symptômes de la maladie elle-même... se confondre avec eux... et les aggraver tout doucement jusqu'à la mort !... Oui... C'est un crime... un crime odieusement prémédité contre cette aimable et douce créature !

Et après un silence.

—Oh ! quelle misérable dupe j'ai été !...

Puis dressant la tête vers Sabine :

—Dis-moi, au moins, que son mari est ton complice... que c'est lui qui t'a poussée à cette infâme action !

—Non, dit Sabine, il l'ignore... Je l'aime et je sais que j'en suis aimée... Rien de plus.

Le docteur Tallevaut, après quelques minutes de muet accablement, reprit avec fermeté, quoique d'une voix sensiblement altérée.

—Sabine, si vous avez compté sur quelque faiblesse criminelle de ma part, vous m'avez méconnu ; mon devoir, dès ce moment, est de vous livrer à la justice et, si horrible que soit ce devoir, je vais le remplir.

—Vous y réfléchirez auparavant, mon oncle, dit froidement la jeune fille qui se tenait debout en face de son tuteur de l'autre côté de la table : car si vous me livrez à la justice, si vous donnez au monde la joie d'un pareil procès, vous devez prévoir ce que dira le monde : il dira que je suis votre élève, et il ne dira que la vérité !

—Mon élève, misérable ? Vous ai-je donc jamais enseigné d'autres principes que ceux que je pratiquais moi-même ? Vous ai-je jamais donné, par ma parole ou par mon exemple, d'autres leçons que des leçons de droiture, de justice, d'humanité, d'honneur ?

—Vous me surprenez, mon oncle. Comment un esprit tel que le vôtre ne s'est-il jamais douté que je pouvais tirer de vos doctrines et de nos communes études des conséquences, des enseignements différents de ceux que vous en tiriez vous-même ?... L'arbre de la science, mon oncle, ne produit pas les mêmes fruits sur tous les terrains... Vous me parlez de droiture, de justice, d'humanité, d'honneur ?... Vous vous étonnez que les mêmes théories qui vous ont inspiré ces vertus ne me les aient pas inspirées à moi-même ?... La raison en est pourtant bien simple... vous savez comme moi que ces prétendues vertus sont en réalité facultatives... puisqu'elles ne sont que des instincts... de véritables préjugés que la nature nous impose... parce qu'elle en a besoin pour la conservation et le progrès de son œuvre... Il vous plaît de vous soumettre à ces instincts... et à moi il ne me plaît pas... voilà tout !

—Mais ne t'ai-je pas dit et répété mille fois, malheureuse, que le devoir, l'honneur, le bonheur même étaient dans la soumission à ces lois naturelles, à ces lois divines !